

FABIENNE CLAUSS

LA GRANDE NEIGE

PRÉFACE DE MICHEL DESORBAY

Editions de l'Astronome

« Les chances de retrouver vivants l'alpiniste Benoît Chamoux et le guide chamoniard Pierre Royer, perdus à 8 000 mètres d'altitude depuis le 5 octobre sur les pentes du Kangchenjunga, paraissent désormais très faibles. La neige a retardé le départ d'une cordée de secours, composée de sherpas et d'alpinistes italiens qui devaient tenter de retrouver, mardi, la trace des deux hommes au-delà du camp IV. Les proches des deux disparus ne perdaient pas espoir en raison de leurs exceptionnelles capacités d'adaptation. Benoît Chamoux fait partie de la nouvelle génération d'alpinistes qui ont concentré leur ambition sur l'Himalaya. Il a gravi trois sommets de 8 000 mètres en moins de 24 heures. Originaire de La Roche-sur-Foron (Haute-Savoie), demeurant aux Houches, près de Chamonix, il voulait absolument réussir son quatorzième 8 000 et boucler le challenge des quatorze 8 000 en dix ans. »

Le Monde, mardi 10 octobre 1995

Préface

La Grande Neige... Horizons fondus. La pesanteur allégée doucement posée couvrant l'aspérité de courbes à aimer. Nudité. Pureté.

Silence. Le silence blanc, étendu, pénétrant, jusqu'à venir de nous. La Grande Neige...

Ces mots nous placent dans le familier et simultanément au cœur d'un immense inconnu, ils donnent à pressentir une douceur, étrangement car ce qui nous est dit ici, dans ce livre, naît d'une puissante implosion. Tout ce qui fait une vie se brise et disparaît. Tout doit renaître.

Nous le savons, les innombrables potentialités de l'existence ont quelque difficulté à s'accomplir. Des forces du fond de nous, des forces d'évasion demandent à éclore, se soulèvent, et retombent, déjà réprimées. Il ne faut pas déranger.

Suivons notre chemin. Mais quel est ce chemin ? Est-ce le plus familier ou l'autre là-haut à peine perçu ? Que nous veut la vie ? Avait-elle un but en nous étant donnée ?

Ces interrogations longtemps patientent. Abondance et notoriété gagnées en suspendant les réponses. D'autant que le parcours est proche

de son apogée. Et c'est de là, du plus haut, que le plus irrecevable nous jette au bas de ce monde. Le message, continents traversés, hurle, renverse et déchire.

Disparaître est d'un autre ordre que mourir. Les deux néants s'ajoutent. Ne restent que l'effroi et le lancinant pourquoi.

Un temps est nécessaire... Il faut d'abord aller au fond, tout au fond, apprendre son impuissance, vivre son inutilité et, lapidé d'adversités, accepter de n'être rien. Rien. Un temps est nécessaire et des forces s'inversent.

Car la douleur, si on la laisse seule, a la capacité de conduire à des perceptions inattendues. Elle sait ouvrir des itinéraires jamais envisagés et mener là où nous ignorions qu'il était possible d'aller. Le sang, tout le sang transparent écoulé des pleurs dans la lenteur des jours a nourri sans nous un germe intemporel.

Il suffit alors d'une échappée de soleil, de trois notes d'un piano, d'une lumière sous la voûte. Et, comblant le vide qui pesait, paraît ce que l'on ne savait pas. Un allègement. Un espace. Un silence. Une lueur d'aube. Il nous semble échapper à la densification des choses.

Le chemin n'est pas à chercher, il ne se conquiert pas, il n'est pas le produit d'une volonté. Posé devant soi par une bienveillance insondable, ne pas le voir, subir encore est possible. Le choisir, lui, l'inconnu, ne demande qu'une chose, un instant d'innocence.

Alors, quel qu'en soit le prix antérieur, l'ombre s'atténue. Le ciel, les visages s'éclairent. L'absence se coupe de furtives présences. Une simplicité s'étend. Le vide même se fait vie. Au loin, les longues aiguilles de granit plantées dans le ciel sont encore froides et grises, mais en

elles les atomes dansent... Et paraît le désir d'aimer. La naissance est prudente, elle grandit si on veille à ne pas la brusquer.

Un jour, furtivement, vient la nécessité de transmettre. Dire le sentiment d'unité dont les limites s'effritent. Dire, transcrire, montrer. Montrer l'abstraction qui dépasse les mots. Aucun orgueil n'est en cause. Ce n'est que partage proposé. Dire le mystère des destinées qui, au-delà de la tourmente, et sans oubli atteignent à la paix, à l'acceptation et à sa liberté.

Michel Desorbay

Alpiniste, himalayiste, Michel Desorbay dirigea aussi une expédition polaire. Son quatrième ouvrage « Les Hauts Lieux » fut « Grand Prix du Livre de Montagne » en 1995.

Avant-propos

J'ai dû inventer, transformer, me simplifier, créer du plein à partir du vide pour sortir de cette extrême douleur. La disparition de mon mari, Benoît Chamoux, entre le 5 et le 6 octobre 1995 m'a fait perdre l'équilibre, elle m'a aussi abrasée. Aujourd'hui, quatorze ans plus tard, je puis dire que ce cataclysme m'a tout d'abord enténébrée puis, il m'a obligée à lutter pour lui survivre. C'est cette remontée vers la lumière, la transparence, bien présente au plus profond de mon être, que j'aimerais partager et transmettre par le récit de ma propre existence. Mon éducation et ma formation m'avaient poussée vers une vie de conquête, de compétition, d'élitisme. Avide et égoïste malgré moi, j'avais perdu le sens de qui j'étais, de ma place dans la nature, comme bon nombre de mes camarades de promotion et de mes contemporains. Sautant d'un avion à l'autre, j'étais déconnectée du réel, en porte-à-faux avec mon être intérieur. Le modèle du « toujours plus » que l'on m'avait incitée à suivre, auquel je participais dans mon activité professionnelle et autour duquel notre monde actuel a été organisé révélait de plus en plus son caractère destructeur et insatisfaisant.

Diplômée d'une école de commerce parisienne et de l'Institut Européen d'Administration des Affaires de Fontainebleau, j'ai mené une carrière internationale dans ce milieu qui ne me convenait pas.

C'était un mirage qui ne me rendait pas heureuse. Je le pressentais depuis longtemps, bien avant de rencontrer Benoît, sans pouvoir l'appréhender ni l'exprimer car c'eût été remettre en question tout ce pourquoi j'avais été formée. Étrangère à moi-même, j'étais coupée de ma dimension la plus profonde et la plus intime par laquelle ma vie a acquis depuis de la plénitude et de la quiétude.

Le décès de ma mère en 1994 d'un cancer, puis le drame du Kangchenjunga l'année suivante, m'ont fait revenir à l'être comme valeur essentielle, au sacré dans ma vie. Ce fut un virement à 180°, un changement de paradigme. Ma vision du monde et ma façon de vivre en ont été complètement et irrémédiablement changées. En me reconnectant à la source de toute vie, au divin, au fil du Secret, j'ai peu à peu développé une vision et une action plus justes. Beaucoup pourraient qualifier ce chemin de chemin de deuil, je préfère parler de chemin de vie qui, de rencontre en rencontre, m'a amenée vers plus de simplicité, d'humanité et de lumière. C'est celui qui, au Népal, m'a permis de devenir « maman » de vingt-sept enfants sherpas orphelins de leur père mort en expédition, grâce à la Fondation Benoît Chamoux, ainsi qu'artiste plasticienne pour qui le silence, la transparence, le sensible et l'économie de moyens sont des agrégats heureux bien qu'ils puissent paraître subversifs à l'esprit de notre temps.

C'est de ce parcours initiatique, de ce que les théologiens appellent une « métanoïa », ce retournement, que je souhaiterais témoigner afin d'aider tous ceux qui traversent les vallées sombres du deuil. J'aimerais prouver que la survie est possible après le drame ; que celui-ci, s'il est surmonté, montre que la vie est plus forte que la mort et que les épreuves sont des maîtres conduisant à la véritable naissance. Ce témoignage est un message délivré à

tous ceux qui doutent, qui trébuchent ou qui se demandent comment continuer à vivre après qu'un être aimé ait disparu. Puisse mon histoire inspirer d'autres revirements, d'autres simplifications, d'autres espérances.

Genève, le 5 octobre 1995. Il est midi. Je sors du bureau et entre dans ma voiture pour aller déjeuner. Comme d'habitude, j'allume la radio réglée sur France Info. La journaliste Marie Ameline annonce la chute mortelle du sherpa Riku et la décision de Benoît de continuer vers le sommet malgré cet accident, au lieu de sagement redescendre. Je hurle dans la voiture : « Non, ce n'est pas vrai ! Redescends ! Tu ne m'écoutes pas ! Tu ne fais pas ce que tu as dit, ce que tu m'avais promis ! ».

Je rentre chez moi un moment. Inquiète et nerveuse, je n'arrive pas à manger. Puis, l'après-midi se passe au bureau. Un ou deux amis m'appellent pour me demander s'il y a du nouveau. Impossible de leur cacher mon inquiétude.

Et pourtant, tout avait bien commencé ce matin-là. En me levant, j'avais entendu la même journaliste expliquer en direct du camp de base le départ de Benoît et des alpinistes suisses Erhard Loretan et Jean Troillet. J'avais même appelé Emmanuel, l'ami vosgien de Benoît, pour qu'il écoute Radio France Pays de Savoie. J'étais si heureuse de le sentir près du but : son quatorzième sommet de plus de huit mille mètres, les plus hauts du monde, et l'aboutissement de sa carrière d'himalayiste. Le début d'une nouvelle vie pour lui, pour nous, dans notre chalet tout neuf. Une vie pour lui désormais dédiée à des projets politiques, environnementaux, et à une vie de famille.

Vers 17 heures, accompagnée d'une amie, je partis à La Roche-sur-Foron prendre mes beaux-parents comme il avait été prévu pour aller à Chambéry assister à l'inauguration de la galerie des Sciences et Techniques. À cette occasion, une liaison radio par satellite devait être établie en direct avec Benoît. Il fallait donc faire face malgré l'angoisse provoquée par sa décision de maintenir l'assaut alors que son sherpa Riku venait de disparaître. Nous nous attendions à être accueillis par le directeur de Radio France Pays de Savoie mais nous ne trouvâmes que des gens trop occupés, des regards fuyants, des mines sombres et fermées... Dans son discours, le Maire de Chambéry évoquait déjà la mort de Benoît. Ce fut pour nous très difficile. Il nous fallait faire bonne figure. Nous consolions et rassurions les autres...

Cette nuit-là, de retour dans notre chalet, ne trouvant pas le sommeil, je sortis sur la terrasse baignée par la lumière de la pleine lune pour donner toute mon énergie à mon Benoît. Vers trois heures du matin, Jean-Mi Asselin, ami et journaliste, himalayiste lui-même, m'appela pour m'offrir les services d'un hélicoptère à Katmandou. Même à lui, je dis que Benoît s'en était toujours sorti et que ce ne serait pas différent cette fois-ci. Le lendemain, j'allai à mon bureau à Genève après avoir entendu Marie Ameline commenter sa dernière liaison radio avec Benoît.

Mon inquiétude grandit. Je remontai vite dans notre chalet en fin d'après-midi. La même phrase que j'avais entendue avec angoisse deux mois auparavant à propos de l'himalayiste Alison Hargreaves, première femme à avoir gravi l'Everest sans oxygène en 1995 et disparue sur les pentes du K2, venait d'être lancée dans les médias, « Benoît Chamoux, accompagné de Pierre Royer, a disparu sur les pentes du Kangchenjunga... ».

Je coupai la télévision et la radio pendant plus de trois mois.

Le week-end venu, je maintenais mes occupations habituelles. J'allais au marché de Chamonix, un lieu plein de vie. Un lien avec la terre. Des amis sont venus. Le téléphone sonnait. On me demandait des nouvelles et m'en apportait de fausses « entendues à la radio ». Je disais à chacun de ne pas perdre espoir. Deux voyants et un lama tibétain contactés, par téléphone par deux amies proches, le voyaient toujours vivant, mais il fallait le secourir très vite. Comment ? Si loin du Népal, je me sentais inutile. Cependant, je faisais confiance à Agostino Da Polenza et Renato Moro, alpinistes italiens qui étaient sur place à Katmandou, et en liaison radio avec le camp de base. Agostino était le frère de montagne de Benoît, il a lui-même gravi la face nord du K2 en 1983. Ils ont tous deux partagé plusieurs grandes expéditions ainsi que le projet Everest-K2 qui a installé le laboratoire scientifique le plus haut du monde, la Pyramide-laboratoire, à 5050 mètres au pied de l'Everest. Yves, le frère de Benoît, monta me voir avec ses enfants. Il essaya de me distraire en me faisant choisir les arbustes et les vivaces à planter dans notre nouveau jardin. Je me souviens avoir craqué et m'être blottie sur son épaule. Quelque chose n'allait pas à Katmandou. Je le sentais. Aucun survol n'avait été entrepris pour rechercher Benoît. Il me fallait intervenir.

Vers 22 heures, j'appelai l'Hôtel Matignon, la résidence du Premier Ministre, dont j'avais obtenu les numéros d'urgence, pour demander de l'aide. Je demandai aussi à Pierre Mazeaud, ancien Président du Conseil Constitutionnel, ayant lui-même gravi l'Everest en 1978, de m'aider à obtenir un soutien du gouvernement français. Je contactai également en pleine nuit Reinhold Messner, alpiniste italien, le premier à avoir gravi les 14 sommets de plus de 8000 mètres sans oxygène. Il m'avoua son impuissance

tout en me décrivant longuement la montagne qu'il connaissait parfaitement pour en avoir parcouru plusieurs itinéraires. Il promit néanmoins de m'envoyer un fax le lendemain.

Miss Elizabeth Hawley, journaliste américaine installée à Katmandou, mémoire vivante et chroniqueuse de l'himalayisme mondial, se dit tout aussi impuissante et me confirma que ceux qui pouvaient m'aider se trouvaient déjà sur la montagne puisque ces jours-là, sur le Kangchenjunga, il y avait, par un concours de circonstances encore inexplicé, six expéditions soit toute l'élite de l'himalayisme mondial. Le Suisse Erhard Loretan, « challenger » de Benoît, y effectuait tout comme lui son dernier 8000, Jean Troillet, son compatriote, l'Italien Abele Blanc, un himalayiste italien qui avait déjà atteint le sommet de plusieurs 8000 mètres ainsi que le Français Michel Pellé avec qui Benoît partageait son permis d'expédition. Ils étaient tous sur le même versant de la même montagne.

Je dormis un peu après avoir prié et communiqué très fort avec Benoît, via la pleine lune qui, à si grande distance, nous éclairait tous deux. Le lendemain matin, je téléphonai à mon bureau pour dire que j'avais besoin de quelques jours afin d'organiser les secours et éventuellement me rendre sur place.

Quatorze ans après, il m'est difficile de me rappeler tous les détails de cette semaine d'horreur. Tout ce que je sais c'est que j'étais animée d'une force immense, que notre chalet était assailli d'appels téléphoniques, qu'une poignée d'amis très proches et efficaces était là pour m'aider et me soutenir. Toute la semaine, il fallut remuer la terre entière pour trouver un Pilatus, seul avion capable de survoler lentement la zone des recherches à plus de 8000 mètres d'altitude, pour réunir des sherpas qui accepteraient de

remonter, munis de bouteilles d'oxygène, sur l'arête où l'on avait aperçu Benoît pour la dernière fois, pour motiver Abele Blanc et ses compagnons italiens à continuer les recherches, et pour me renseigner sur la possibilité d'un rapatriement sanitaire auprès du Docteur Jean-Philippe Roncin, médecin d'expédition basé à Chamonix...

Le lundi soir, équipée de cartes résumées par Georges Sichap, ami et ancien co-équipier de Benoît, ainsi que du fax explicatif des voies possibles de Reinhold Messner, nous sommes allés voir Martine, la femme de Pierre Royer, disparu avec Benoît, qui, de son côté, établissait le contact avec les militaires indiens par l'intermédiaire du Colonel Marmier de l'École Militaire de Haute Montagne de Chamonix. « Durant dix ans, Pierre fut de ceux qui firent la grandeur et le renom du Groupe Militaire Français de Haute Montagne, cette unité prestigieuse qui regroupe une dizaine de grimpeurs d'élite... Pierre exerçait son métier de cinéaste. Sa force et sa résistance étaient inouïes. Son abnégation aussi. Car ses images mettaient en valeur ses compagnons de cordée mais jamais l'exploit qu'il réalisait lui-même. Passionné, Pierre était un homme humble » a écrit Olivier Föllmi dans son hommage posthume.

Deux scénarios étaient possibles : soit ils étaient redescendus par la face nord et se trouvaient peut-être bloqués par la difficulté rocheuse que signalait Messner vers 7 500 mètres, soit ils s'étaient égarés sur le versant indien. Pour nous, Martine et moi, aucun autre scénario n'était alors envisageable. Bousculée entre ces hypothèses, j'étais cependant rassurée par Kurt Diemberger, himalayiste et cinéaste autrichien ayant réussi la première ascension de deux sommets de plus de 8 000 mètres. Il me disait que Benoît avait des

capacités de yogi le rendant capable de rester plusieurs jours vivant au-delà de 8000 mètres. Jamais je n'ai douté durant toute cette semaine-là. J'ai prié, encouragé, réconforté, poussé tout le monde pour que l'on parvienne à les retrouver. Les vautours de quelques radios et journaux hebdomadaires parmi les plus connus rôdaient déjà autour du chalet, mais je les mis dehors, leur disant que je refusais de les rencontrer, concentrant mon énergie à sauver mon mari... Ils me regardèrent, médusés. Ce qui ne les empêcha pas d'inventer des récits et des entretiens fictifs...

Entre le 5 et le 6 octobre 1995, sur les pentes du Kangchenjunga, au plus haut du Népal, ma vie s'est brisée. Je ne le savais pas.

Pendant une semaine, de notre chalet des Houches, je ne cessais d'envoyer toute une série de fax à Agostino Da Polenza encore à Katmandou, Abele Blanc et Marco Pagani au camp de base. D'une façon très détaillée, parfois impérative, je ne pouvais m'empêcher de leur dire ce qu'il me paraissait nécessaire de faire. Je leur précisais les contacts à prendre à Katmandou et les lieux qu'ils devaient explorer. Il m'était impossible malgré la distance qui nous séparait de ne pas intervenir. J'étais certaine que Benoît et Pierre étaient encore vivants et que les hommes présents sur le Kangchenjunga ne plaçaient pas leur disparition en priorité.

Quelques jours plus tard, j'écrivais dans mon journal : « Je viens d'écouter l'interview de Benoît et de Thierry Lebon sur TSF. À la fin, d'un ton juvénile, Benoît lance un : Au revoir, à bientôt ». Il n'y aura plus de bientôt. Je n'entendrai plus sa voix.

Le 15 octobre, je dus me rendre à l'évidence : Benoît et Pierre avaient disparu, tout près du sommet du Kangchenjunga, cette troisième plus haute montagne du monde - 8586 mètres - dont le

nom signifie en tibétain « les Cinq Trésors de la Grande Neige ». Cinq trésors... et deux hommes.

La réalité s'imposa lorsque je reçus le jugement déclaratif de décès du tribunal de Bonneville, quelques mois plus tard :

*« PAR CES MOTIFS : Le tribunal statuant, dit
que courant octobre mil neuf cent quatre vingt quinze,
dans le Massif de l'Himalaya au Népal,
est décédé Benoît, Louis, François Chamoux,
né le 19 février 1961 à La Roche sur Foron (Haute-Savoie)
[...] époux de Fabienne, Valentine Morin.
- Dit que cette transcription tiendra lieu d'acte de décès ».*

À part ce document transformant en janvier 1996 ta disparition en décès, il ne restait plus rien de toi : pas de trace, pas de corps, pas de sépulture. Disparu ! Ton linceul, c'est ta combinaison d'altitude et ton tombeau, la montagne. Longtemps je regardais mon alliance en pensant au couple que nous formions, à notre mariage célébré un an auparavant au pays du Mont-Blanc, dans la chapelle de Vaudagne. Elle me liait à jamais à toi endormi pour l'éternité dans le royaume des dieux, dans ton paradis blanc.

Six mois plus tard, à l'issue de la cérémonie célébrée par un moine de Thyanbotché, j'ai déposé cette alliance à l'intérieur du *chörten* que tes amis sherpas ont construit pour toi, au plus près de toi, sur un petit plateau face à l'Everest, au Lhotse, au Makalu, au-dessus de la Pyramide-laboratoire où tu avais participé à plusieurs recherches médicales et environnementales.

Pendant des semaines, des mois, des années, la même question ne cessa de m'être posée : « L'a-t-on retrouvé ? ».

Être veuve, ce fut pour moi devoir aussi faire face à toutes les interrogations que posait ta disparition. Ce fut ne pas savoir ce qui a conduit à ta mort, alors que rien, ni avalanche, ni mauvais temps ne menaçait la montagne ; ce fut également devoir affronter la souffrance née d'un mystère jamais résolu. Ce fut vivre avec le manque de toi, le manque absolu.

Du jour au lendemain, mes courroies de transmission, de motivations internes furent complètement cassées. Je vivais le choc de toutes mes plaques tectoniques intérieures. Habituee à une multiplicité de relations sociales, j'observais la comédie de tous les jours et avais du mal à reconnaître la signification des faits, des intentions, des paroles. Beaucoup de choses, de gens ne m'impressionnaient plus, ne m'intéressaient plus. C'était très dur, trop dur. Une mer de douleur avait englouti mon bonheur, notre bonheur.

J'étais échouée.

Ce qui me manquait, c'était la puissance de ta présence physique, ton aura, tes chants sous la douche le matin, ton visage aux lignes si nettement taillées, la profondeur et la douceur de ton regard, ton torse velu que j'appelais « la forêt » et dans laquelle j'aimais à me perdre, ta force et ta tendresse, tes attentions, tes petits *post-its* collés partout, tes appels du matin, nos dînettes à deux à Genève. C'était ta voix au creux de mon oreille, la féminité de ton corps et son extrême masculinité, ton désordre, tes retards légendaires, ta façon de m'appeler « ma Fa » ou « mon Pingouin », d'être là, près de moi, de m'aimer. Ta manière attendrissante de

me dire « je vais te faire un petit Chamoux », souhait partagé mais jamais réalisé et qui ne le sera jamais.

Sans réponse, sans rien, comment faire ? Comment vivre ?

Table des matières

Préface	9
Avant-propos	13
Kangchenjunga	25
De Katmandou à Tamié	37
La Fondation	47
La Montagne	61
La Simplicité	71
L'Icône	85
Davos	91
Vaudagne	95
La Mémoire	107
L'Accompagnement	113
Pema	119
Christian	125
Un Chemin vers l'Art	129
Épilogue	143
Biographie de Benoît Chamoux par Marc Beynié	147
Remerciements	153
Lectures sur le Chemin	154